

Augustin GÜNTZER. *L'histoire de toute ma vie. Autobiographie d'un potier d'étain calviniste du XVII^e siècle.* Traduction de l'édition allemande commentée de F. BRÄNDLE, D. SIEBER,

R. E. HOFER et M. LANDERT-SCHEUBER par Monique DEBUS KEHR. Préface de Jacques REVEL. (La Vie des Huguenots, 55). Paris, Honoré Champion, 2010. 24 × 16 cm, 245 p. € 50. ISBN 978-2-7453-2029-2.

Augustin Güntzer (1596-1657?) est un potstainier alsacien calviniste qui nous a laissé le récit de sa vie. Ce manuscrit, illustré de la main de l'A., est actuellement conservé à la bibliothèque de l'université de Bâle. Il fut édité imparfaitement en 1896 puis, avec beaucoup plus de soin, en 2002. C'est sur cette dernière édition que se base la présente traduction. Elle est munie d'un index des noms de personnes, reprend partiellement les notes de la seconde édition allemande et en ajoute d'autres. Les lecteurs pointilleux regretteront peut-être l'absence d'un index des nombreux toponymes cités par A. G., l'absence d'un système d'annotation permettant de distinguer les notes rédigées pour cette traduction de celles dues aux éditeurs de 2002 ainsi que la traduction imparfaite du titre allemand original, le *Petit livret de toute ma vie*, révélateur de la posture d'auteur choisie par A. G., devenant *l'Histoire de toute ma vie*. Mais tous loueront l'excellente initiative de livrer au public francophone un texte important qui a déjà retenu l'attention de nombreux historiens allemands et dont il faut, avant tout, souligner la richesse. La diversité des thèmes abordés par Günzler fait en effet de son récit une mine à soumettre à la prospection des historiens des cultures et des religions.

A. G. est un calviniste convaincu. Il consacre de nombreuses pages de son « livret » à une confession de foi abordant tous les points contestés par les catholiques et les luthériens. Dans le cadre de son grand tour, il découvre la mosaïque confessionnelle qu'est l'Europe du début du 17^e s. Il visite alors les lieux symboliques du fanatisme papiste que sont, aux yeux des réformés, St-Pierre de Rome, la Santa-Casa de Lorette et les voûtes du Parlement de Londres sous lesquelles les conspirateurs de 1605 déposèrent leurs barils de poudres. C'est l'occasion pour lui de décrire la religion de l'autre dans toute son horreur. De retour de voyage, Güntzer fonde une famille avec laquelle il affronte les réalités de la coexistence confessionnelle en Alsace à l'époque de la guerre de Trente Ans. Luthériens et catholiques lui mènent la vie dure. Les tracasseries s'intensifient, A. G. se prépare à subir une véritable persécution et demande à son Dieu de lui donner la force d'accepter le martyre.

Comme le fait remarquer J. R. dans sa préface, Dieu est l'acteur principal du récit. Le texte est un dialogue direct et continu avec la divinité. À Dieu sont attribués tous les événements, positifs ou négatifs, encouragements ou châtiments, qui ponctuent l'itinéraire du potier d'étain. L'homme est sans mérite. Dieu seul agit. La main providentielle est encore plus palpable lorsque le surnaturel surgit, en l'occurrence sous les traits d'un homme mystérieux qui sauve l'A. des dangers de la forêt. Le récit est comme le journal d'un anéantissement. Le statut social d'A. G. et sa santé ne cessent de se détériorer. « Je dois donc

vivre avec la croix jusqu'à la fin, jusqu'à ce que Dieu soit rassasié de mes souffrances. » Ces souffrances intègrent l'A. dans la longue cohorte des martyrs qui, des Maccabées aux victimes de la Saint-Barthélemy, ont souffert pour la vraie foi. L'affliction est le signe de l'élection. Job, sans surprise, est une figure récurrente de ces sombres méditations. À cette descente répond une aspiration spirituelle ascensionnelle qu'illustre à merveille le dispositif iconographique de la page de titre. Le poteau de la croix du Christ, symbole des souffrances terrestres, est l'espérance d'une vie meilleure dans l'autre monde. Muni de plusieurs pousses transversales, il ressemble d'ailleurs à une échelle.

Après s'être défini comme chrétien par le biais de cette impressionnante page de titre, A. G. s'empresse de se qualifier de mélancolique. Il étaye cette affirmation en produisant la conjonction planétaire qui présida à sa naissance. Il réalisera des observations similaires à la naissance de chacun de ses enfants. Sa mélancolie et son calvinisme s'épaulent. Causes du rejet social dont il souffre, ils sont les deux ressorts de son récit. Affections du corps et affections de l'âme sont scrupuleusement décrites. Même les maladies infantiles n'échappent pas à cette comptabilité. Religion et médecine s'entremêlent. À Lorette, les vapours des cierges papistes contribuent à la détérioration de sa santé. À Rome, un raisonnement à la fois sanitaire et confessionnel le dissuade d'embrasser une statue du pape. L'eau bénite dont un prêtre veut l'asperger est « empoisonnée ». La religion romaine est une infection.

A. G. est un lecteur et un écrivain. Dans la préface, J. R. replace le récit dans le contexte de l'autobiographie populaire d'Ancien Régime et rappelle les liens unissant Réforme et culture écrite. Sans cesse, A. G. parcourt sa Bible et ses livres pieux. Adolescent, il profite du loisir que lui laisse une convalescence afin de réaliser des livrets composés d'extraits d'histoires bibliques et de martyrologies qu'il met en couleur. Afin de justifier la rédaction de son « livret », il précise que l'écriture meuble mieux ses périodes de loisirs que la paillardise qui préside aux temps libres de ses semblables. « Afin d'avoir quelques bonheurs sur terre, ajoute-t-il, j'écris et je lis dès lors que mon métier m'en laisse le loisir ». Le manuscrit qu'il nous a laissé est une refonte de textes rédigés tout au long de sa vie. De nombreuses prières semblent d'ailleurs contemporaines des événements qui les ont suscitées. Les illustrations réalisées par A. G., ainsi que de nombreux dispositifs calligraphiques, participent pleinement à la mise en récit de cette histoire tragique. La mémoire qu'il s'agit de transmettre aux descendants n'est pas familiale. Comme le précise M. D. K. dans son introduction, le récit est tout entier centré sur les mésaventures d'A. G. et sur le dialogue que ce dernier entretient avec son Dieu. Les prières occupent parfois plus de place que la narration. La communauté réformée est rarement mentionnée.

A. G. est avant tout un perpétuel étranger. Sa confession le rend indésirable dans son pays. Sa mélancolie le tient à l'écart des rituels festifs qui assurent la cohésion de son univers professionnel. Aux libations, il préfère les méditations solitaires dans les landes sauvages qui bordent les lieux habités par les hommes. Cet infatigable voyageur qui

visite les quatre coins de l'Europe rêve d'expéditions plus lointaines encore, en Moscovie, en Turquie, en Inde ou dans le Grand Nord. La route, selon lui, est un refuge contre les tentations qui assaillent l'homme sédentaire contraint de vivre en société. La lecture et l'écriture constituent un autre refuge. A. G. est un homme des lisières, toujours sur le départ, tenaillé par un intense désir d'ailleurs qui fait écho à son aspiration à quitter « cette vallée de larmes ».

Parmi les thèmes qui mériteraient une investigation approfondie figure le rapport d'A. G. à l'élément aquatique. Comme le rappelle J. R. dans la préface, mélancolie et hydrophobie peuvent s'associer. Enfant, A. G. fait un rêve terrifiant. Le Diable frappe à sa porte afin de le défier. A. G. sera secouru par des anges qui lui feront traverser le pont qui enjambe la rivière coulant devant la maison familiale. Précédemment, un ennemi de son père avait tenté de le noyer dans cette même rivière. Avant l'âge de douze ans, il faillit être englouti à trois autres reprises. Ses voyages l'exposent à nouveau aux ondes. Embarqué sur le Danube puis sur les mers du Nord, il faillit sombrer bien des fois. Nulle surprise si A. G. précise, dès le prologue, que son texte relate ses pérégrinations sur terre et sur les eaux. Plus loin, dans ses prières, l'eau devient le lieu symbolique de la perdition. Le corps d'A. G. se couvre régulièrement d'abcès d'où s'écoulent les mauvais liquides qui l'empoisonnent. Ces manifestations de sa mélancolie sont, comme son calvinisme et son caractère asocial, une cause de rejet social. Seule l'échelle de la croix peut le sauver de l'engloutissement tant redouté. L'eau est, cependant, ambivalente. Celle des sources thermales, don de Dieu pour réconforter les hommes, soulage ses douleurs à plusieurs reprises.

Il est également à souhaiter que l'irruption du texte d'A. G. dans la sphère francophone soit l'occasion d'une confrontation avec les nombreux récits réalisés par des huguenots, notamment ceux que produisirent les réfugiés chassés sur les routes de l'Europe par la Révocation de l'édit de Nantes.

Olivier DONNEAU